

Monter

Monique Proulx

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, M. (2016). Monter. *Moebius*, (151), 145–152.

MONIQUE PROULX

Monter

Rien n'est désormais prévisible.

Il est balloté entre les flots de désespoir et les vagues de jubilation, cela dépend des signaux lumineux qui clignotent dans son esprit comme dans un laboratoire détraqué, un instant lui révélant qu'il est perdu, l'instant d'après qu'il est tout à fait libre.

Dehors aussi, tout passe du rouge au vert et de l'*off* au *on* sans avertir, et pas seulement les feux de circulation. La rue et l'obscurité sont des entités ou carrément hostiles ou merveilleusement vastes, cela dépend de la neige et de son regard peut-être, rien n'est désormais prévisible ni tranquille. Il faudra qu'il s'y fasse.

Il ne regrette rien.

Il est dix heures du soir, les siens en ce moment finissent de chanter le *Ma'ariv* et éteignent les bougies, bientôt ils se pelotonneront dans la chaleur de leur sommeil sans histoire. Mais pas sa mère. Il sait que sa mère ne pourra plus dormir, à cause de lui. Sa mère et lui, même séparés, liés à jamais dans l'insomnie.

Car Markus ne voit pas comment il pourrait un jour retrouver le sommeil.

Il n'a nulle part où étendre son corps et s'abandonner, sauf dans l'horrible tente de Charlie Putulik, l'ivrogne qui l'a dépouillé du peu qu'il possédait. Bien sûr, il sait maintenant qu'il y a une maison à l'est, boulevard De Maisonneuve, où l'on recueille avant dix heures les hommes qui n'ont nulle part où se déposer la nuit, mais il a laissé passer l'heure du couvre-feu. Il sait tellement de choses qu'il ne savait pas deux jours auparavant, que les couvre-feux existent aussi en dehors de sa communauté,

que la ville est grande, que les hommes sans rien nulle part abondent et que personne ne s'en indigne. Deux jours auparavant, il était au chaud et au sec, le ventre plein, un toit sur la tête, dans l'ignorance de tout sauf de la vie réglée comme une horloge jusqu'à la fin des siècles. Un toit sur la tête peut parfois bloquer l'avenir bien plus que le froid.

Maintenant, il grelotte de froid, mais il déborde d'avenir. Il lui suffit de se rappeler qu'il a vingt ans pour se sentir au sommet de la richesse, porté par les vagues de la jubilation. À vrai dire, l'humidité est bien pire que le froid, boulevard De Maisonneuve, un soir de début d'hiver où la neige fraîchement tombée est en train de fondre. Il grelotte malgré la fourrure de son *beketshe*, il marche en grelottant si fort que la jubilation s'en trouve compromise. Il est complètement seul, les misérables qui s'étaient accroupis sur le trottoir pour quêter – *spare change, please, un peu d'argent pour un café...* – ont tous disparu, se sont tous engouffrés avant dix heures dans la maison de l'est.

C'est là qu'il doit se rendre, lui aussi, même s'il a dépassé l'heure, il ne peut pas marcher toute la nuit, toute sa vie durant, il a besoin d'un peu de repos et d'une bolée de soupe chaude, *please, spare change for a piece of bread*, maintenant il pourrait quêter, maintenant que l'énergie du désespoir a remplacé la jubilation d'être jeune, il pourrait quêter même s'il s'est juré de ne jamais le faire. Mais il n'y a plus personne sur la rue pour l'aider, ou pour passer tout droit devant lui sans le regarder. Il marche donc plus vite vers l'est et la promesse de la maison de charité, on lui ouvrira malgré l'heure tardive, c'est sûr qu'on lui ouvrira et qu'on lui donnera une litière au milieu des cent autres corps déchus en train de ronfler et de geindre, il marche vite et soudain il s'arrête pile.

Non.

Ce n'est pas possible. On ne s'enfuit pas de sa communauté asphyxiante pour se retrouver dans un dortoir de misérables, dans un enclos. La liberté ne peut pas avoir cette odeur rance de cent corps sales alignés côte à côte, cette texture de déchéance partagée. Recommencer à zéro ne peut pas vouloir dire descendre si creux, parmi les désespérés tombés en bas d'eux-mêmes.

C'est monter, qu'il veut. Monter vers sa vie.

Un homme ne peut pas dormir dans un enclos comme un animal.

Quelqu'un lui a dit ça, ces mots-là, des mots de bon sens.

Tu es comme moi, petit frère, tu aimes l'espace, un homme ne peut pas dormir dans un enclos comme un animal.

Celui qui lui a dit ça, le visage généreux comme un fruit grand ouvert, est aussi celui qui lui a fait les poches pour lui voler deux cents dollars. Charlie Putulik.

Et pourtant, la tente de Charlie Putulik reste finalement la seule direction possible pour sa deuxième nuit de liberté.

Parce que cette tente est érigée dans la forêt, dans l'espace libre. Parce qu'il faut monter jusqu'à elle, gravir les raidillons encore sauvages du mont Royal. Bien sûr, malgré la ventilation forcée et le froid, elle parvient à être malodorante et inhospitalière, au contact du corps malodorant de son propriétaire. Mais on ne peut pas dire de son propriétaire qu'il est inhospitalier. À vrai dire, Charlie Putulik est un mystère.

Un quêteux, oui, c'est ainsi qu'on pourrait le définir, puisque toute la journée durant il accoste les passants pour leur soutirer de l'argent. Mais il ne ressemble en rien aux hommes déchus sur les trottoirs qui mendient, le visage ravagé par le manque. Charlie Putulik aborde les autres en riant et en offrant ses mains vides comme si c'était lui qui donnait quelque chose, et c'est vrai, Markus se rappelle avoir reçu une décharge violente de joie en échange du billet qu'il venait de lui tendre, avoir senti une telle joie et une telle humanité que ce billet de vingt dollars, énorme quand on recommence sa vie à zéro, ce billet énorme semblait sur le coup ne pas faire le poids.

C'est aussi ce que Charlie a dû se dire.

Charlie Putulik est un quêteux et un voleur, le pire des voleurs puisqu'il ne craint pas d'utiliser son rire fraternel et sa chaleur pour dépouiller les pigeons comme Markus, les dépouiller de leurs illusions autant que de leurs ressources.

Mais après, tout se complique. Après le vol, les voleurs disparaissent et se cachent, alors que celui-ci est revenu vers Markus comme si de rien n'était, le visage hilare et les

mains vides, en l'invitant à partager son alcool et sa tente et son pain rassis.

Un mystère.

Mais ce mystère l'a malgré tout spolié de toute sa fortune, et Markus qui a fait demi-tour marche à pas rapides vers le nord malgré son épuisement, propulsé maintenant par l'indignation. Charlie Putulik ne va pas s'en sortir ainsi, les yeux ingénus et le rire hypocrite.

Deux kilomètres plus tard, dans la blancheur de plus en plus étale, la croix au sommet du mont Royal se dresse illuminée et presque aussitôt, la grande statue de l'ange tournoyant à l'entrée du parc apparaît enfin comme un phare, un premier repère réconfortant.

Il se souvient qu'il faut s'engouffrer dans le boisé derrière la statue, et monter, monter.

Le second repère est un rocher. Comment se rappeler lequel et comment distinguer d'ailleurs les uns des autres les rochers tous similaires? Markus gravit le sentier abrupt éclairé chichement par la neige tout en sachant qu'il devrait bientôt s'en éloigner, qu'aucun sentier ne le mènera à l'abri de Charlie Putulik, parfaitement dissimulé dans les arbres. Son cœur cogne d'appréhension, ses pieds mouillés s'alourdissent, et il faut plonger quand même dans l'obscurité des taillis, trébucher dans les racines, affronter les créatures inconnues tapies dans la forêt, loups ou chauves-souris qui se nourrissent de l'ombre et du sang des hommes perdus...

Il est perdu.

Aucun repère, maintenant, sauf le vent qui fait grincer les branches nues, et une fatigue totale, et la pensée de la mort le mordant de l'intérieur malgré son extrême jeunesse, il se met à crier, et puis à prier puisque les prières sont si proches de sa vie antérieure, il hurle les prières pour éloigner les loups et le découragement (*I CRIED TO THEE O LORD AND UNTO THE LORD I MADE SUPPLICATION HEAR O LORD AND HAVE MERCY UPON ME BE THOU MY HELPER...*), et lorsqu'il se tait à bout de souffle, il entend en écho un cri prolongé, une sorte de youyou provenant de plus loin, sur sa gauche.

Il trébuche sur le sol, les racines, les branches tombées, il rampe par moments, il suit aveuglément la voix humaine

qui le guide, jusqu'à apercevoir une fumée se profilant entre les arbres, un feu qui perce l'obscurité et qui éclaire une silhouette trapue.

Aussitôt qu'il aperçoit Markus, Charlie Putulik troque ses cris informes contre ce rire d'enfant fou qui n'appartient qu'à lui, et Markus rit aussi et se précipite à sa rencontre, tellement le spectacle de ce campement chaleureux et du bois qui crépite est bienvenu.

— Je t'attendais, petit frère, tu arrives tard, mais je t'attendais, viens tout près viens ici le feu est bon, je l'ai allumé juste pour toi, viens te réchauffer, as-tu faim ? As-tu soif ? Prends, prends...

Il lui tend une bouteille largement entamée, et Markus s'en empare et boit longuement même si le contenu est âpre et imbuvable. Les frissons de son corps malmené se calment.

— Regarde j'ai du poulet, du bon poulet que je te mets sur les braises, on me l'a donné aujourd'hui et je te le donne, sens comme c'est bon, bois encore, mange mange...

Markus prend tout ce qui est offert, l'alcool et la viande étonnamment délicieuse, il dévore et s'étouffe presque tandis que Charlie rit de plaisir en le regardant se goinfrer. Ce n'est que lorsqu'une bonne chaleur s'est installée en lui qu'il se souvient de sa colère.

— Je veux mon argent, dit-il à Charlie.

Charlie ne détourne pas son regard ni ne perd son sourire. Il hoche lentement la tête, à peine navré.

— Il n'y a plus d'argent, little Markus. Mais il y a d'autres choses, de l'alcool tant que tu veux et même des trésors cachés ici, dans ma tente. Veux-tu un téléphone, veux-tu une montre en or?... Veux-tu un violon?... J'ai un violon, je te dis, un vrai violon qui est vieux mais qui joue sûrement bien quand on sait jouer... Prends le violon...

— Je ne veux pas de violon, je veux mon argent ! hurle Markus. J'ai besoin de mon argent pour commencer à vivre, je n'ai rien d'autre comprends-tu, c'est l'argent de ma mère, je l'ai emprunté à ma mère et elle ne le sait pas, il faut que tu me redonnes mon argent!...

Aussitôt évoquée, sa mère qui ne dormira plus jamais à cause de lui s'immisce dans son esprit et le terrasse, il la

voit replaçant les bandeaux rebelles de sa perruque de ses mains fatiguées, il la voit cuisiner les *kreplekh* odorants pour son retour de la *yeshiva*, il voit tout ce qu'il a connu et aimé et chanté lui tourner le dos et l'abandonner – le petit appartement si propre de la rue Jeanne-Mance, les hymnes de la synagogue, les danses les festins la sécurité pieuse et infinie de la communauté, même D.ieu qui ne vit que par les yeux de sa mère –, c'est toute sa vie qui l'abandonne et pas lui qui la quitte, c'est sa mère malgré son chagrin qui lui annonce que tout est irrémédiable et perdu.

Il y a un silence et un flottement dans le temps, et un noir total malgré le feu de sapin, et soudain Markus sent autour de lui les bras de Charlie Putulik qui l'étreignent et le pressent contre son parka sale, l'enveloppant de chaleur et de vapeurs d'alcool aigre.

— Aie confiance, petit frère, dit la voix râpeuse de Charlie Putulik, aie confiance, ta mère t'a déjà pardonné, les mères sont la bonté du monde, les mères pardonnent, tout va bien...

Markus se met à sangloter tout à fait sur l'épaule de son pire ennemi qui pue la crasse, mais ce n'est plus de détresse, c'est de désarmement et de stupeur, car il n'a jamais de toute sa vie reçu une étreinte comme celle-là, pas même très petit, pas même de sa mère qui devait l'aimer pourtant, il n'a jamais goûté à la tendresse que lui prodigue cet ivrogne, ce voleur.

— Même ma mère à moi, petit frère, continue Charlie Putulik tandis qu'il berce Markus sur son épaule, ma mère à moi m'a pardonné aussi même si je l'ai tuée en venant au monde, et mes enfants qui sont morts m'ont pardonné, un jour je te raconterai ma vie à Kangiqsujuaq, le ciel là-bas est bien plus grand que la terre, on dort là-bas sous le ciel comme si on était riche, un jour je t'emmènerai à Kangiqsujuaq...

Cette deuxième nuit de liberté, dans la tente malodorante de Charlie Putulik, Markus dort profondément, comme s'il était riche.

Il ne se réveille qu'au matin avancé, le froid lui mordant rudement les pieds, un vacarme inconnu dans les oreilles.

Charlie Putulik ronfle, à cinq centimètres de son visage.

Markus repousse les couvertures et se dresse sur son séant, le temps d'apprivoiser la lumière et d'évaluer la situation. Malgré la lourdeur de son corps gorgé d'alcool, la journée est neuve, et sa vie aussi. Bien des événements heureux et surprenants peuvent survenir dans une journée neuve.

La première chose qu'il aperçoit, emmitoufflé à demi dans un linge sale au fond de la tente, c'est le violon.

Avec précaution, il s'en empare.

Avec précaution, il sort de la tente. Le soleil est déjà installé et l'air est saisissant, si saturé de pureté que respirer remplit de reconnaissance. Il va s'appuyer au soleil, contre la muraille qui surplombe la tente. C'est une muraille de gros rochers, que Charlie appelle des grands-pères, parce qu'ils gardent la mémoire du temps. De là, tout ce que voit Markus est beau et calme – la neige duveteuse sur les arbres et le sol, les carrés de soleil qui allument le boisé – même la tente décolorée de Charlie.

Il se sent plein de courage. Il tâte le violon volé par Charlie, à dieu sait qui. À son tour, Markus pourrait le vendre, en tirer peut-être cinquante dollars. Il le regarde mieux : ce n'est finalement pas un violon, mais un luth, râpé et très vieux. Il touche les cordes. Elles vibrent. L'instrument est toujours vivant, et demande qu'on le garde.

S'il regardait attentivement le bois du caisson, Markus pourrait y déceler des lettres encavées, formant un nom toujours lisible.

Mais Markus, figé de stupéfaction, regarde autre chose. Par la trouée aménagée dans les rochers, à travers les *grands-pères*, il voit des gens qui défilent. Il ne les a pas entendus venir, il ne les entend pas davantage en ce moment, c'est une procession singulière et silencieuse, engagée à la queue leu leu dans le sentier de la montagne, et qui monte, qui monte. L'homme à la tête du défilé est vêtu étrangement, mais le plus étrange, c'est qu'il porte une croix sur l'épaule. La trentaine de personnes qui le suivent, dans un recueillement palpable, sont vêtus tout aussi étrangement, et même quelques-uns parmi eux sont recouverts de peaux de bêtes, le visage bariolé de couleurs.

Ni l'alcool ni la fatigue ne peuvent être mis en cause en ce moment, puisque l'esprit de Markus est aussi vif et éveillé que le jour. Il faut donc qu'il s'agisse d'autre chose, de l'une de ces choses inexplicables dont l'univers regorge. En ce moment, Markus sait que la scène devant lui est réelle, même si elle est inexplicable. Une telle solennité s'en dégage qu'elle ne peut qu'être réelle, aussi réelle que lui, pauvre jeune exalté entre deux mondes, qui se retient de ne pas tomber à genoux d'émotion. Il sait que la scène est réelle, mais il ne sait pas que sa *réalité* a eu lieu il y a presque quatre cents ans.

Et même s'il déchiffrait en ce moment le nom encavé sur son luth, il ne pourrait pas faire le lien, il ne connaît de *Maisonnewe* que le boulevard désenchanté où tant de pas humains se perdent.